



Dominique Fabre, «Cool, le vieux»

Engagement Le romancier a crapahuté une semaine avec des ados de la Protection judiciaire de la jeunesse et leurs éducateurs, et publie «En passant (vite fait) par la montagne».

Recueilli par
CLAIRE DEVARRIEUX
Photo **EDOUARD CAUPEIL**

Dominique Fabre est le romancier de la banlieue. Asnières plutôt que Versailles, et des quartiers parisiens restes populaires. De *Moi aussi un jour j'ai été loin* (Maurice Nadeau, 1995) à *Photos volées* (L'Olivier, 2014), sans compter ses poèmes, on a arpente à le lire des kilomètres de zones penphéniques. Les friches du chômage, les géographies incertaines de la mémoire et des îlots d'espoir cernés de me lancolie. Toujours sur bitume. L'imagineur prendre l'air, changer de monde pour aller marcher dans les Alpes, *de Rome à Jérusalem* déjà c'est drôle. Pourtant on a tort car il a vécu ici, place très petit chez une nourrice savoyarde. L'aventure commence sur la route de Cluses (Haute Savoie) dans un magasin But dont il aurait pu faire toute une histoire, mais la n'est pas le sujet d'*En passant (vite fait) par la montagne*.

A l'origine, il y a une commande des éditions Guern (specialisées justement dans les ouvrages de montagne). Il s'agissait d'accompagner cinq «jeunes en difficulté», comme on les appelle, «des jeunes gens de la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ) ou des gamins un peu dans le genre» pendant une semaine d'octobre, et d'en rapporter un livre. Contrat rempli. A l'arrivée, il y a un texte un peu burlesque, un peu grave aussi et infiniment respectueux. Ils sont dix à crapahuter dans le froid, dix à monter un tipi sous la pluie, à expérimenter les vertus de la veillée et à cauchemarder des nuits en dortoirs. Deux éducateurs du Nord, Max et Max (ces

prénoms la n'ont pas été changés), une psychologue et une guide accompagnent Corentin, Nourredine, Nathanaël Bachir et Antony. Plus l'auteur, observateur doux narquois sans malveillance. Corentin jeune geant gavage de médicaments mystérieux «*fait partie des fumeurs absolus comme Mal lai me et Des Esseintes*». Fabre et lui traînent la jambe et se devinent quel que affinité côté comptoir Nourredine, le plus sociable, bien qu'agressif à l'égard de la psy, est un Marocain parti de chez lui à 10 ans qui téléphone chaque semaine à sa mère.

INTERVIEW

Nathanaël Angolais, beau, royal, protège le plus petit, Bachir 13 ans qui danse en criant «*Riga riga*» («Regarde, regarde»), et «*Pakistan Ben Laden boum ! Il finit tous jours par 'boum' quand il parle de son pays*». Enfin, Antony le simple rêve de faire du catch. Et il en fera. Dominique Fabre n'a revu aucun d'entre eux, mais il a des nouvelles. Quand nous l'avons interviewé, il revenait d'une semaine de rencontres à Lille Arras Bethune (Pas de Calais), où l'avaient menés les Escalles des lettres.

Cela fait vingt ans que vous publiez. Vous y avez pensé ?

Oui. J'y ai pensé, vingt ans en septembre 2015, vingt ans de publication. Quand j'ai vu la bibliographie [18 titres ndr] ça m'a foutu un coup. J'aurai 55 ans en novembre. J'ai encore beau coup de trucs à raconter et ça prend quand même du temps d'écrire des livres, j'aimerais bien arriver à quarante. Poèmes compris. Je dis ça comme un peu, un fanfaron. Un recueil de poèmes, quand on est bien décidé, ça peut aller très vite. C'est surtout d'être de cide qui est long pour moi. Pour les romans, ça dépend. Le dernier, *Photos*

volées j'ai énormément travaillé, ça m'a pris une année et demi. Deux ans. Je n'étais pas content de celui-ci, je me suis arrêté. Je suis retourné voir les éducateurs à Lille, on a parlé, on a ri, je m'y suis remis, et en six mois j'avais terminé. C'est vraiment différent selon les circonstances. Je brouillonne beaucoup.

Quelle était votre relation avec les jeunes ?

Ils étaient d'une grande gentillesse, par exemple ils mettaient leur point d'honneur, si je m'appretais à porter un sac lourd, à le prendre. Ils se sont moqués un peu, parce que je suis chauve. Ils marchaient très vite, j'aime bien la marche mais, malgré tout, quand ça monte je souffre. Les éducateurs jouaient, commandaient, savaient faire plein de choses. Moi j'étais juste là. Un gars un peu bizarre. J'avais un traitement de faveur. Je ne donnais pas d'ordre. Pour eux, j'étais un vieux. Quand les éducateurs entendaient les jeunes gens parler de moi ils disaient «*il est cool le vieux*», «*des écrivains, c'est cool*». Je suis un peu introverti, pour moi ce n'est pas si je ne veux pas entendre. Ils étaient, non pas flattes, mais contents qu'on s'intéresse à eux, même si pour eux c'était flou. Le type d'intérêt qu'on pouvait avoir à leur égard. Je crois qu'ils trouvaient ça même un petit peu excessif. Quand ils posaient une question je répondais volontiers mais je ne racontais rien. J'ai gardé une certaine distance avec eux.

Je ne suis pas journaliste. Juste romancier. Quand Marie Christine Guerin, l'éditrice, m'a proposé ce projet, j'ai dit oui parce que je connaissais Fabienne [Reichenbach, attachée de presse de la maison d'édition ndr] et parce que j'ai été élevé à la montagne. J'étais un enfant placé très longtemps en nourrice. Pour moi ça avait du sens. Sans trop réfléchir, je me suis dit que ça faisait partie de choses qui pouvaient m'intéresser, voilà.

J'ai assez vite deviné pourquoi ces jeunes gens étaient là. J'aurais pu enquêter, leur tirer les vers du nez, mais je ne pense pas que cela aurait apporté grand chose. Je préfère cette zone de flou et d'anonymat complet, sinon c'est trop de déterminisme. Là, ça permet l'espoir. Ce n'est pas du journalisme parce que je n'ai pas non plus la compétence d'expliquer la PJJ, qui est un système très complexe. Dans mon esprit, c'était seulement une balade un peu pieds

nickelés, sous tendue par la violence dans laquelle ces jeunes gens peuvent naître, ou dans quoi ils se retrouvent jetés, soit parce que leur famille est complètement défaillante, inexistante, soit parce qu'ils viennent de l'étranger.

Ils pourraient être des personnages de vos romans...

Ça a résonné en moi à cause de ça. J'ai tout de suite vu que au moins fantasmatiquement j'aurais pu être l'un d'eux. Le geant, je l'entends, j'entends comme il me parlait. C'est un cadeau de la vie. Le petit Marocain qui est parti en Italie, ai je appris, est un gars très intelligent, mais c'est un chien fou. Il faudrait vraiment qu'il fasse la rencontre de quelqu'un en qui il puisse avoir confiance - alors il s'en sortira. Sinon, c'est sûr il n'a aucune peur aucune retenue.

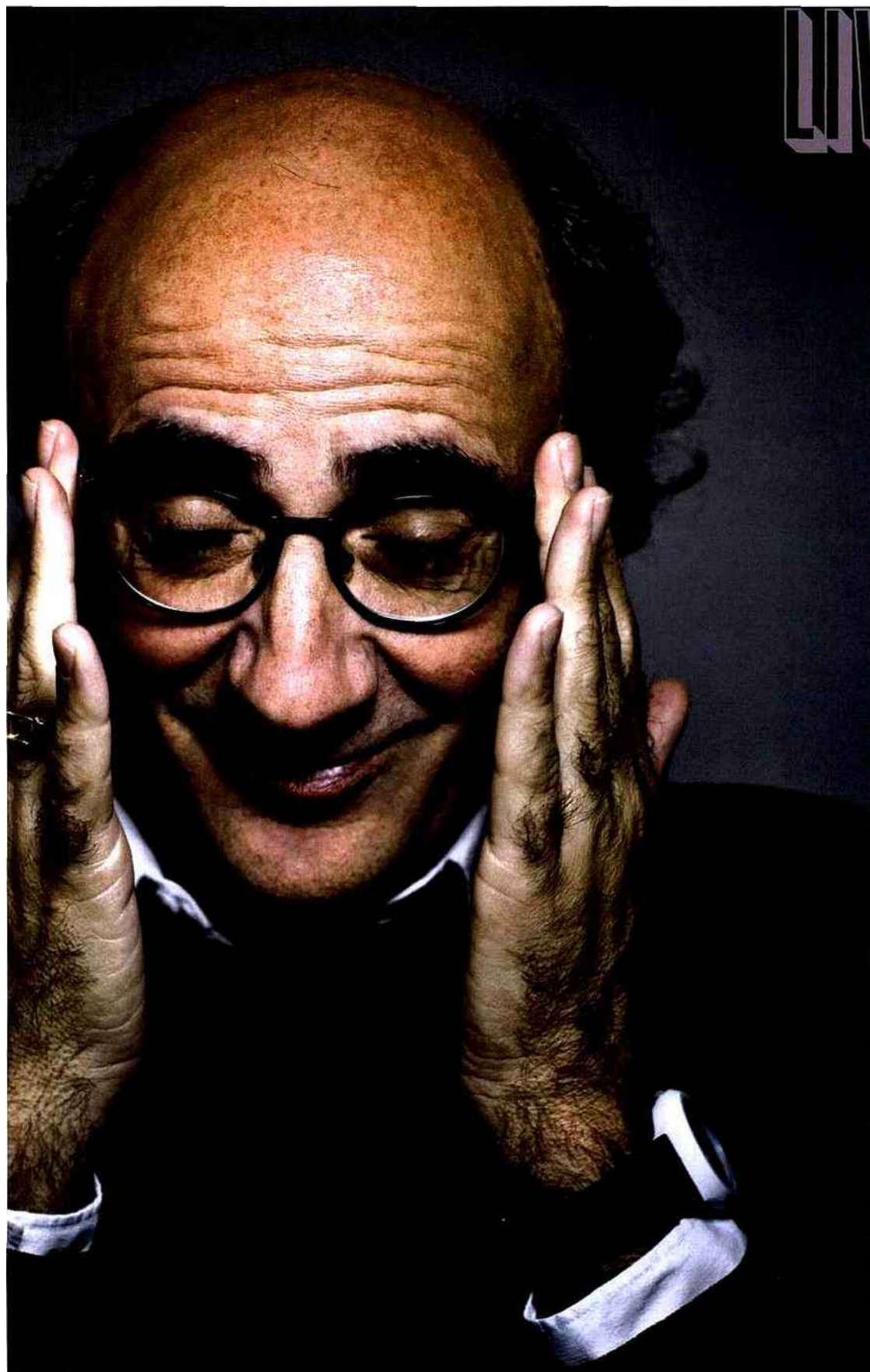
N'est-ce pas pour vous un livre charnière ?

Je me dis que maintenant je peux accueillir dans mes livres des gens qui viennent vraiment d'ailleurs. Comme je suis un peu introverti, pour moi ce n'est pas évident mais dans la montagne ça s'est bien passé. J'ai été épaté par la générosité des éducateurs. J'ai vu de près le poids d'un engagement que des gens - pas moi, évidemment - peuvent avoir pour en aider d'autres pour aider des jeunes. Dans certains cas ça marche vraiment, et s'ils ne sont pas là, ça devient très vite catastrophique. Je pense qu'on oublie un peu ces choses là. Ou si on ne les oublie pas on insiste un peu trop sur le côté qui ne marche pas. Je me suis dit le grand gamin qui ne marchait plus, il peut marcher. Il n'est plus obligé d'aller attendre sa mère au café devant son bureau toute la journée, jusqu'à ce qu'elle sorte à 6 heures du soir et alors il rentre avec elle. Ce sont des petites choses, mais c'est énorme.

Vous avez fait des rencontres intéressantes pendant les Escalles des lettres ?

On est allés à la maison centrale ou il y a les longues peines. La prison est nouvelle, elle n'est pas encore pleine. Elle est calme, elle est en sous effectif, m'a-t-on dit. Ce que je crois, c'est que lorsqu'elle sera pleine, ce sera l'enfer, même s'il y a un code couleur qu'ils ont peint un mur en orange ou en rose. J'ai rencontré la des gens d'une intelligence un peu effrayante, comme dans les thrillers américains où le tueur est un génie. Un type m'a analysé. *Photos*





LIVRES/

**Dominique Fabre,
lundi à Paris.**

volées de façon hallucinante. Il y avait un Hollandais très bien mis, qui parlait un bon français, il était là pour une très longue peine; un autre qui avait fait dix-huit ans de prison, était sorti un mois et demi, et avait replongé pour de longues années. Ça me faisait penser à *Falconer*, de John Cheever. J'adore ce livre, je les voyais un peu à travers le spectre de Cheever.

Depuis que vous avez commencé à publier, n'y a-t-il pas de plus en plus de rencontres, festivals, etc., pour les écrivains?

Je suis peut-être un peu fleur bleue, mais je trouve qu'il y a beaucoup de gens bien disposés, qui donnent beaucoup de leur temps, qui aiment vraiment les livres, qui vous aiment un peu, qui font quelque chose de valeur. Ce n'est pas une question de moyens, mais de sincérité et d'intensité. J'ai un souvenir magnifique de Dominique Pinon lisant un de mes livres, *Je aimerais revoir Callaghan*, à Gennevilliers, au-dessous d'un grand ensemble. Les dames descendaient en chaussons, elles avaient préparé des quiches et des tartes, j'étais heureux, ma famille est venue, et deux trois copains qui habitent encore là.

Comment votre premier roman est-il arrivé chez Nadeau?

Par la poste. Et je me souviendrai toute ma vie, il était assis à son bureau, un grand tas de manuscrits derrière lui, il m'a dit [*Dominique Fabre, imitant Maurice Nadeau, tend son bras gauche en arrière, ndr*]: «Tu vois, tu as beaucoup de chance, c'est tombé sur ton truc. [Il tend son bras droit] Si j'avais fait ça...» Et puis il a changé d'attitude parce qu'un petit mois après, *Le Dilettante* m'avait appelé pour le livre. J'ai honte de dire que je connaissais son nom mais c'est tout. Il voulait publier des poèmes de moi que je lui avais montrés, il disait: «*Tu poésie, qu'est-ce que je fais, je la publie, je la publie pas?*» Je ne sais pas ce qu'il attendait de moi, je lui ai dit: «*Non, ne la publie pas, ce n'est pas la peine.*» C'était un être humain difficile à cerner, un monsieur très particulier, mais je me souviens de toutes les découvertes que j'ai faites grâce à lui, les livres qu'il a publiés, Bruno Schulz, par exemple, que je ne connaissais pas. ◀

**DOMINIQUE FABRE
EN PASSANT (VITE FAIT)
PAR LA MONTAGNE**

Editions Guérin, 192 pp., 19,50 €.